



**DECRIRE LA VILLE**  
*TEXTES, ESPACES, IDENTITES URBAINES*

**Journée d'étude d'histoire textuelle**  
**jeudi 8 décembre 2016**  
**CNRS-Villejuif, 7 rue Guy Môquet, 94800 Villejuif**  
**Salles verte (E04) et prune (E05)**

Organisateurs : Christopher Fletcher, Emmanuelle Vagnon, Aude Mairey, Benoît Grévin  
LaMOP, CNRS-Université de Paris I

Comment décrit-on la ville au Moyen Âge ? De nombreuses études se sont intéressées aux représentations iconographiques, mais il est moins fréquent de réfléchir sur les descriptions textuelles des villes et leurs significations.

Les travaux d'histoire urbaine s'interrogent toujours en préambule sur la définition même d'une ville au Moyen Âge. Que considérerait-on alors comme une véritable ville et à partir de quels critères ? S'il est si difficile de donner une réponse claire et univoque, c'est précisément parce que les témoins médiévaux eux-mêmes ont différents points de vue sur cette question, selon leur origine et les relations qu'ils ont avec l'espace urbain.

Une première approche consiste à se demander si les descriptions renvoient à une réalité matérielle, qui peut par exemple servir de point de départ à des recherches archéologiques ou d'histoire de l'art et de l'architecture. Nombre de descriptions en effet définissent l'emplacement des principaux monuments, de la voirie, des marchés, des paroisses, des cimetières, et aussi, ne l'oublions pas, des espaces agricoles –vergers, jardins, champs-insérés dans la ville.

Or la ville ne se définit pas seulement par son espace, mais aussi par ses habitants. Les descriptions des villes sont structurées à la fois par des réalités physiques, par des lieux communs (applicables à toutes les villes), et par le point de vue de l'observateur. Les descriptions des villes sont l'expression des habitants eux-mêmes, du regard qu'ils portent sur leur environnement, mais cela peut être aussi un regard extérieur, celui d'un voyageur qui découvre la ville et en donne les caractéristiques qui frappent son regard, qui attirent sa curiosité, celui d'un marchand qui y vient régulièrement pour ses affaires, celui d'un officier ou d'un seigneur.

Être de la ville ou ne pas en être change le regard qu'on porte sur elle. En effet, la description d'une ville est une question d'identité : la description assigne à la ville une identité, une personnalité, par des monuments emblématiques (tour, pont, monastère, beffroi...), mais aussi par la définition d'un espace circonscrit – souvent par des remparts- où se définissent des statuts juridiques (bourgeois ou non), des droits, des redevances.

Enfin, les descriptions des villes relèvent d'un genre littéraire, qui mobilise des archétypes urbains. Il y a des éléments communs à toutes les villes médiévales, qui peuvent être réutilisés en fonction des contextes pour une ville réelle, mais aussi pour les villes imaginaires ou mythiques qui parsèment la littérature. De Jérusalem à Troie, de Rome à Babylone, ce sont les mêmes mécanismes descriptifs qui sont sollicités par les auteurs des textes.

## Résumés des communications

**Daniela Caso (Thèse en 2015, Université de Turin et Université de Strasbourg. Membre du *Programme Aelius Aristide*).**

**L'éloge de la ville d'Athènes à Florence : sur les résonances entre le *Panathenaikos* d'Aelius Aristide et la *Laudatio Florentinae urbis* de Leonardo Bruni**

La communication vise à étudier du point de vue historique et philologique l'influence du *Panathenaikos* d'Aelius Aristide, auteur grec d'époque romaine (117-180 AD) sur la *Laudatio Florentinae urbis* de Leonardo Bruni, humaniste et chancelier de la République de Florence de 1427 jusqu'à sa mort. La redécouverte d'Aelius Aristide en Occident commence précisément avec Leonardo Bruni, qui selon toute probabilité eut connaissance de l'existence et des discours du rhéteur grâce à son maître Manuel Chrysoloras, qui arriva à Florence entre la fin du XIV<sup>e</sup> et le début du XV<sup>e</sup> siècle pour enseigner le grec. Plusieurs études, plus ou moins récentes, (Baron 1968 ; Garin 1970 ; Cambiano 1998 ; Baldassarri 2000 ; Revest 2007 ; Fontanella 2013) ont déjà mis en évidence l'impact important du discours d'Aristide sur l'œuvre de Bruni. C'est pourquoi ce que je propose de faire, dans le cadre de cette conférence consacrée à la description de la ville au Moyen Âge, c'est de mettre en lumière les points de continuité entre l'éloge antique de la ville et le genre de la *laus urbis* développé à la fin du Moyen Âge, en particulier dans la Florence du début du XV<sup>e</sup> siècle, mais aussi les nombreuses différences entre le modèle oratoire défini par Aristide et celui mis en évidence par Bruni quatorze siècles plus tard. Grâce à la lecture des sources, comme la lettre à Francesco Pizolpasso (*ep.* 8, 4) dans laquelle Bruni parle directement de sa *Laudatio* et de l'influence d'Aristide, et des extraits dans lesquels les parallélismes sont plus remarquables, ou bien, au contraire, les fractures entre les deux textes plus claires, je vais essayer de dégager les motifs qui relient les deux textes, en gardant toujours à l'esprit pendant toute l'intervention le changement de contexte historique, social et culturel, l'époque où Bruni recueillit les mots de l'orateur grec, champion de la seconde sophistique, et les transposa dans son éloge de Florence.

**Aude Mairey (CNRS/LAMOP)**

**« De l'ancienne à la nouvelle Troie ». Un imaginaire politique dans la littérature anglaise de la fin du Moyen Âge.**

Dans le mythe de fondation de la Bretagne par Brutus, très populaire dans les derniers siècles du Moyen Âge, le héros troyen, lorsqu'il fonde Londres, la nomme "nouvelle Troie". À la fin du XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, la légende troyenne suscite plusieurs adaptations en anglais, certaines anonymes, d'autres composées par des auteurs célèbres comme John Lydgate. Dans toutes ces adaptations, on trouve des descriptions de la refondation de Troie par Priam plus ou moins sophistiquées, mais insistant toutes sur la beauté et la grandeur de la ville. En quoi ces descriptions s'articulent-elles avec l'imaginaire politique contemporain ?

**Lisa Demets et Jan Dumolyn (Université de Gand)**

**Bruges comme la Sainte Vierge : le genre et la construction de l'image d'une ville**

Au printemps de l'année 1515, la majorité du jeune prince Charles V d'Habsbourg est célébrée par une série de joyeuses entrées dans les villes des Pays-Bas. Le 18 avril, le nouveau prince Habsbourg fait son entrée à Bruges. Les tableaux vivants commandés pour les festivités par les échevins brugeois présentent une image de l'histoire glorieuse de Bruges depuis l'origine mythologique jusqu'au gouvernement idéalisé des derniers ducs bourguignons. Le message au nouveau comte est clair : il faut mener une politique qui permettra à sa ville de Bruges de retourner à « l'âge d'or » des derniers ducs de Bourgogne. Les figures des comtes de Flandres dans les tableaux vivants sont accompagnées d'une figure féminine représentant la ville elle-même. La vierge animée ou pleurante symbolise la condition de la ville dans chaque période. C'est la première fois que Bruges est littérairement allégorisée comme une vierge urbaine. Néanmoins des idées comparables sont déjà présentes plus tôt. Par exemple, au début du quinzième siècle, le poème 'Les sept portes de Bruges' dans le manuscrit fameux de Gruuthuse décrit la ville de Bruges comme 'une Petite Fleur' ('*Blomkin*') accompagnée de la Vierge Marie. Au cours de 1477, après la révolte contre Marie de Bourgogne, le rhétoricien brugeois Anthonis de Roovere compose un poème que décrit la ville comme une femme malade dans un jardin dégradé. Dans notre présentation, nous proposons la genèse de ce thème populaire des vierges urbaines spécifiquement pour le cas de Bruges comme une symbiose des stratégies discursives nobles, urbaines et religieuses. On illustrera cette thèse avec l'image de la grand-mère de Charles, Marie de Bourgogne, dans 'l'Excellent Chronique de Flandre' ('*Excellent Cronike van Vlaenderen*') écrit à Bruges par Anthonis de Roovere. La jeune duchesse célibataire utilise le discours de la vierge dans sa communication et propagande officielle aux villes, ceci pour encourager les villes à prendre parti pour la duchesse contre, entre autre, l'invasion du roi de France. Ainsi, dans ces textes brugeois d'Excellent Chronique, la duchesse est représentée comme une vierge urbaine.

**Pierre Monnet (EHESS/IFRA de Francfort)**

**« Ultimo loco describenda mihi venit Ulma civitas... » : une révolution visuelle dans les villes allemandes de la fin du Moyen Age ?**

Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, un ensemble de textes, de chroniques, de traités, de livres illustrés produits en latin et en allemand, tant sous forme imprimée que manuscrite, dans un certain nombre de villes des espaces germaniques de l'Empire semble traduire une modification de la perception de la ville par ses habitants ou plutôt par les élites lettrées et dirigeantes chargées d'en propager la mémoire et l'identité. Qu'il s'agisse de traités de gouvernement, de mémoires rédigés par des bourgmestres en charge des affaires du Conseil, de récits de voyage (ainsi de la relation de pèlerinage par le moine dominicain Felix Fabri qui s'achève par une description de sa ville d'Ulm) ou de la publication du *Livre des chroniques* par Hartmann Schedel de Nuremberg en 1493, une nouvelle manière de situer la ville, de l'ancrer dans une histoire particulière et un paysage propre, de la dessiner (en lui fixant une orientation spécifique), de lui attribuer des critères d'urbanité et de citoyenneté paraît se mettre en place. Cette opération intervient dans un moment "culturel" qui voit parallèlement se répandre la carte (géographique) et le portrait (de ville et d'individu) qui sont autant de manières de préciser un point de vue sur soi et sur le monde. La question se pose donc d'abord de savoir pourquoi ce "moment" advient, en dépit ou sans doute à cause d'une progression de l'intégration des villes dans un ensemble princier et territorial qui la dépasse et bientôt la soumet ; mais aussi d'élucider les fonctions que peuvent occuper ces productions textuelles et visuelles auprès du public urbain et par conséquent quel type de motivation politique a pu porter un tel projet dont les traces s'observent principalement dans les espaces moyens et méridionaux du saint Empire entre 1450 et 1500.

**Cléo Rager (Paris 1-IRHT)**

**Lieux urbains et lieux communs : la valeur des descriptions de ville dans les mémoires urbains à travers l'exemple de Troyes (XV<sup>e</sup> siècle)**

Les descriptions de la ville dans la documentation administrative quotidiennement produite par les acteurs urbains sont rares. On en trouve toutefois de plus en plus au XV<sup>e</sup> siècle dans les documents écrits à destination d'acteurs extérieurs tels le roi ou la justice, pour la présentation de requêtes, l'obtention ou la défense de privilèges, souvent dans le cadre de procès, d'ambassades ou d'entrées royales.

Dénommés entre autres mémoires, suppliques, requêtes, doléances, ces sources révèlent une certaine image de la ville, dont les thèmes et les arguments, le plus souvent institutionnels et historiques, paraissent très codifiés et stéréotypés. Si les transferts d'argumentations entre la royauté et les villes ont déjà été soulignés, ceux entre les villes restent encore dans l'ombre, ainsi que la question de leur place dans la formation des identités urbaines. Nous nous demanderons quelle pertinence accorder aux arguments et thèmes développés dans ces documents, dans le cadre d'une histoire de la description urbaine ? Faut-il voir en ces descriptions l'élaboration d'un modèle type de « bonne » ville commune à tout le royaume, ou au contraire, l'affirmation des spécificités locales de chaque cité ? La ville de Troyes semble un observatoire approprié à ces questionnements puisqu'on y recense près d'une quarantaine de mémoires conservés, visant autant à la diminution des impôts qu'à l'obtention d'un échevinage ou de foires. Ces textes pourront être comparés avec ceux d'autres villes mais aussi d'autres institutions, ainsi qu'avec les plaidoiries portées devant le parlement qui peuvent en être une variante. Il nous faudra alors revenir sur la définition, le contexte de production et le rôle de cette documentation diverse et foisonnante qui n'a pas encore été étudiée comme telle.

**Lucie Malbos (ATER à l'Université d'Évry-Val d'Essonne. Chercheur associé au LAMOP)**

***Portus, vici, emporia, mercimonia, castra, urbes...* : des perceptions contrastées des sites portuaires en Europe du Nord-Ouest (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) ?**

Le nom donné aux sites portuaires apparus sur les rives des mers nordiques, tant en Scandinavie que dans les mondes franc et anglo-saxon, aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles fait débat parmi les historiens : les uns parlent de « *vics* », d'autres préfèrent les qualifier d'« *emporia* », d'autres encore de « comptoirs » ou de « lieux de traite » ; une pluralité de termes qui fait écho à la diversité du vocabulaire employé par les auteurs médiévaux pour évoquer ces sites : *emporium*, *vicus*, *portus*, *mercimonia*, mais aussi *civitas* ou *urbs*, voire *metropolem* ou *civitates* sont autant de termes revenant sous leur plume. Mais ces différents termes sont-ils strictement interchangeables et désignent-ils les mêmes réalités ? Ne témoignent-ils pas d'une approche différente de l'espace « urbain », mettant par exemple l'accent sur un des aspects de ces sites multifonctionnels ? Les auteurs peuvent ainsi insister sur leur fonction commerciale, sur leur dimension portuaire ou encore sur leur fonction fiscale.

Le (ou les) toponyme(s) utilisé(s) pour nommer ces sites sont aussi révélateurs des différents regards (locaux ou étrangers) que les contemporains portaient sur eux, à l'image du site danois de Hedeby : *Sliaswich* pour les peuples germaniques, *Haithum* chez les Anglo-Saxons et *Haithabu* (ou *Haithabu*) parmi les Danois.

Mais l'interprétation de ces vocables et toponymes variés est complexe : possible reflet de perceptions contrastées de ces sites portuaires, ils peuvent également témoigner de phénomènes de « placage » de termes latins sur des réalités étrangères ou encore n'être que le fruit d'une surinterprétation de la part des historiens des choix lexicaux opérés par les auteurs médiévaux, autant d'aspects que nous nous proposons d'aborder dans cette intervention.